

Les JMJ, et après ?

Portrait d'une génération

par Albert LONGCHAMP

Les feux de la fête sont éteints. La vaste plaine de Tor Vergata est retombée dans l'anonymat. Deux millions de jeunes pèlerins ont rejoint leurs parents, leurs paroisses, la vie quotidienne. Qu'y a-t-il de changé sur la planète des jeunes catholiques en cette année jubilaire et quels enseignements tirer de l'incontestable succès et de la réelle ferveur des XV^e Journées mondiales de la jeunesse à Rome, du 14 au 20 août 2000 ?

Un constat tout d'abord. Les JMJ ne sont pas un feu de paille. Plus personne n'ose parler d'un courant qui a drainé trois millions de jeunes vers Manille en 1995, un gros million sur les pelouses de l'hippodrome parisien de Longchamp deux ans plus tard, et deux millions cette année dans la Ville éternelle, comme d'un phénomène marginal ou insignifiant. Même s'il est temporaire et sans doute destiné à prendre d'autres formes à brève ou moyenne échéance, la «génération Jean Paul II» a imprégné une bonne décennie de la vie ecclésiale au tournant du XX^e siècle. Il est donc intéressant d'en esquisser quelques traits.

L'une des images qui revient constamment dans le tableau des JMJ est le mélange de sérieux et de décontraction. Participer aux JMJ, c'est un choix. En plein cœur de l'été, quand on a entre 15 et 25 ans, prendre la peine d'accomplir une démarche religieuse liée à l'image, ô combien institutionnelle, du pape, de la hiérarchie, des célébrations et des catéchèses, n'a rien de fortuit ou d'une décision prise à la légère. Si beaucoup confirment avoir pris la destination de Rome pour objectif de

leurs vacances autant par amitié pour les copains (ou copines) que par amour de Jésus-Christ, le fait est qu'une telle décision n'est pas dans l'air du temps. Sauf sur un point - essentiel : le grand rassemblement, qui n'implique pas de manière contraignante un engagement à long terme, est une forme de pratique religieuse adaptée à la mentalité actuelle.

Les JMJ sont une variante «supérieure», mais une variante tout de même, des énormes techno ou street parades très en vogue depuis quelques années. Le rassemblement fait contrepoids à l'isolement causé par la compétition scolaire ou professionnelle. La grande assemblée rassure et confirme. Elle engage dans un mouvement temporaire dont on pourra sans autre forme de procès prendre ses distances ou modeler les conséquences. L'intensité du moment est plus décisive que l'intention de durer. Les témoignages sont éloquents à cet égard et prouvent d'ailleurs la lucidité des jeunes, qui ne cherchent pas à s'inventer des vertus pour palier leurs faiblesses.

Betka, jeune chorégraphe slovaque, monte un spectacle dans la cathédrale de Vienne pour accueillir la croix des JMJ en

janvier 1997. Elle confie à ce propos : *Sans avoir d'idée précise au départ, j'ai prié, et je me suis sentie inspirée par un sermon du père Etienne, le supérieur des Frères de Saint-Jean en Autriche, sur ce que Dieu nous demande. J'ai alors éprouvé le désir de répondre à l'exigence de Dieu sur ma vie. Mais j'ai dû reconnaître que je cherche à rompre avec cette exigence divine et à suivre mon propre chemin. La croix qu'il faut porter ici, c'est celle d'un conflit intérieur, celui du déchirement de l'être humain, écartelé entre le désir de répondre à l'appel de Dieu et la conscience de son incapacité à y répondre seul.*¹

Le temps des semailles

La génération JMJ cherche moins la certitude des vérités dogmatiques que l'adéquation entre sa nostalgie du divin et les requêtes de l'humain. Le souci des résultats tangibles, quantifiables (combien de vocations religieuses ou sacerdotales, combien de communions, de confessions...) ne l'obsède guère. Le temps de la germination, de la fécondité ne lui appartient pas encore. Elle vit celui des semailles, qui suffit à son étonnement. Pour beaucoup d'adolescents et jeunes adultes, le rassemblement au Champ de Mars en 1997 ou celui de Tor Vergata cet été a été la surprise de leur vie : la joie existe dans l'Eglise, on l'a vécue ! Les «JMjistes» ne tiennent pas à passer pour des bigots et se plaisent à mettre les points sur les i, comme ce groupe de Français interrogé par le correspondant du Monde : *Dites bien que nous ne sommes pas des chrétiens tristes. Nous sommes des chrétiens rigolos !*²

Ce qui prouve une certaine indépendance d'esprit. Johanne, 19 ans, ne s'en cache pas : *On peut cohabiter ensemble, ce n'est pas un péché. On écoute ce que dit le pape, et ensuite chacun voit si ça colle avec ce qu'il a envie de croire ou ce qu'il a envie d'être.*³ Le point de repère n'est pas la cul-

pabilité ou non qu'inspire un acte, mais l'«envie» ou pas qu'éprouve cette génération à trouver des témoins, des personnes de référence, qui l'aident à faire librement ses choix. Dès lors, on est heureux de goûter aux mêmes sensations, de partager une commune émotion, d'exprimer un profond désir de cohérence personnelle.

L'engouement du moment pourrait être superficiel, ne laisser qu'un vernis sur une démarche sans lendemain. Mais le désir de cohérence, comme le regret de ne point y donner la suite logique d'une vie vraiment guidée par l'Evangile, inspirent une réflexion en profondeur chez les jeunes et les conduit même à retrouver le sens de la confession et du sacrement de la réconciliation. Cette exigence ne saurait cependant résulter d'une obligation extérieure. La vie liturgique, sacramentelle, morale est le fruit d'un épanouissement personnel au sein d'un groupe constitué pour vivre un moment fort. En dehors de ce cadre, puissant mais occasionnel, la contrainte est mal perçue.

Des témoins autonomes

L'argument d'autorité ne touche plus qu'une infime minorité de jeunes chrétiens. Par contre, ils sont presque unanimes à reconnaître la valeur du témoignage, où un Jean Paul II excelle. Le pape a su dire, dès son discours d'accueil, le 15 août, sur le ton de la confiance : *Il faut que croisse et que s'affermisse votre foi dans le Christ. C'est de cette foi que je désire témoigner devant vous (...). Aujourd'hui, je désire avant tout vous dire que je crois fermement dans le Christ Jésus notre Seigneur.* Le Christ est lui aussi affirmé dans sa relation personnelle avec le croyant : *Le Christ nous aime et il nous aime toujours ! Il nous aime même lorsque nous le décevons !*

Pour Arnaldo Nesti, sociologue, professeur à l'Université de Florence, l'influence du pentecôtisme est réelle dans le courant

porteur des JMJ, c'est-à-dire la primauté de l'Esprit, de l'autonomie du croyant au-delà des dogmes, du catéchisme et de la hiérarchie catholique. Les jeunes ne sont plus prêts à obéir à l'orthodoxie catholique. L'Eglise devra prendre en compte ce désir d'autonomie des jeunes et leur façon bien à eux, individualiste et libre, de témoigner de l'Eglise.⁴ Cette remarque illustre l'aspect paradoxal des grandes manifestations de Manille, Paris ou Rome, dont l'équilibre délicat se situe entre la massification, qui ne supprime pas l'individualisme, et l'excès de personnalisation à l'égard du pape, qui risque de dédouaner les participants de tout engagement durable.

De ce point de vue, on comprend l'observation prudente de l'archevêque de Lyon, Mgr Louis-Marie Billé, lors d'une conférence de presse à Rome, le 19 août dernier : *Les JMJ sont un temps d'enracinement, d'identification, dans un environnement marqué par la crise de la transmission.* Ces journées se greffent sur une génération qui n'a rien connu d'autre qu'une société sécularisée, sur de jeunes chrétiens qui cherchent - entre autres à travers les JMJ - comment ils seront les chrétiens du troisième millénaire. Les JMJ sont donc l'occasion de prendre racine dans un terrain vierge ou, tout au moins, peu encombré par l'héritage.



Rome, août 2000, sérieux et décontraction.

De grands rassemblements de jeunes, l'Eglise en a déjà connu au XX^e siècle, notamment autour de l'Action catholique, de la Jeunesse ouvrière chrétienne. Ces derniers étaient conçus, surtout en Italie, comme des victoires du bien sur le mal, *le mal étant bien sûr le communisme*, relève Arnaldo Nesti. A Rome, précise le sociologue, *il est clair que cette fois tout le monde était là pour être ensemble, garçons et filles de tous les coins du monde, et non pas pour combattre une force malfaisante. Cet immense rassemblement était avant*

*tout une fête «pour» et non pas «contre». Le message est positif...*⁵ Et c'est un message d'universalité qui parle immédiatement aux jeunes.

A Rome, ou dans les stations diocésaines qui ont précédé les rassemblements à Saint-Pierre ou Tor Vergata, les participants pouvaient aussi prier sans complexe alors qu'un jeune chrétien, dans son milieu de vie, surtout en nos contrées, est montré du doigt dès qu'il manifeste ses options religieuses ou ses croyances. Beaucoup d'observateurs ont écrit après les JMJ de Paris, plus spontanées que celles de Rome, plus surprenantes aussi, que *les questions religieuses et la foi sont plus présentes que nous le pensions* (Mgr Michel Dubost, grand organisateur des JMJ de Paris).

Questionnement religieux

Cette remarque ne met pas forcément le doigt sur la cécité des pasteurs ou des sociologues. Elle révèle la discrétion, pour ne pas dire la ferveur secrète, des jeunes croyants. Tous les mouvements ont peine à recruter. S'il n'y avait aucun hiatus entre les JMJ et la vie habituelle des chrétiens (jeunes ou moins jeunes), cela se saurait ! Or, on est loin du compte. Tel aumônier de collège, après grand battage pour organiser une «super sortie» avec des jeunes cheminant vers la confirmation, se retrouve... avec ses deux ou trois animateurs habituels.

Par conséquent, il convient d'être à la fois modeste et serein pour évaluer l'impact réel des JMJ, à la manière de Michel Dubost que l'on citera encore parce qu'il ne saurait être suspect de méconnaissance du sujet : *Après Longchamp, beaucoup s'attendaient à ce que de nombreux jeunes rejoignent les mouvements d'Eglise, les séminaires et les monastères. Nous en avons connu qui ont démarré un nouveau parcours spirituel et un nouvel engagement*

*dans l'Eglise. Mais pas tant que ça. Les JMJ n'ont pas renfloué nos modèles anciens mais ont bel et bien fait apparaître des réalités nouvelles. Les jeunes ne se fédèrent plus et ne s'engagent plus comme le faisaient leurs aînés mais ils se posent sérieusement et fondamentalement des questions religieuses. Hier, on m'interrogeait souvent sur le préservatif et sur le mariage des prêtres ; aujourd'hui, on me questionne davantage sur Dieu, sur la mort, sur le sens de la vie.*⁶

Ajoutons à cela que les chrétiens ne sont pas les seuls à fournir des réponses religieuses, y compris en terres de vieille chrétienté. En situation concurrentielle avec les propositions bouddhistes, musulmanes ou New Age, les JMJ ont fait reculer les frontières de l'Eglise. Spectacle autant que liturgie, mêlant célébrations des sacrements et podiums dédiés à du «hard rock catho» très tendance, entre spiritualité et distraction, elles n'ont pas craint de manifester un pluralisme que d'aucuns, y compris à la Congrégation pour la doctrine de la foi, pourraient trouver demain fort suspect.

Les JMJ sont-elles une parenthèse de l'audace, dans une Eglise qui se replie sur ses peurs, ses dogmes, et un piétisme hostile à la modernité ? Réponse dans moins de deux ans, à Toronto, pour de nouvelles Journées mondiales de la jeunesse où la première génération du troisième millénaire à entrer dans l'âge adulte dira si le catholicisme répond ou non à ses questions.

A. L.

¹ Cité dans *Génération JMJ*, ouvrage collectif, Fayard, Paris 1997, p. 268.

² *Le Monde*, 20-21 août 2000, p. 3.

³ Idem.

⁴ Interview donnée à l'agence Protest'info, le 21 août 2000.

⁵ Idem.

⁶ In *Le Pèlerin Magazine*, 11 août 2000, p. 26.